

## L A P I P E.



Mon ami Noël Retse était à la veille de partir pour Ja-  
J'eus l'idée de lui offrir une pipe. Il est grand fu-  
ur. En se promenant sur le pont, tandis que le navire  
filerait vers la Malaisie, il tirerait de larges bouffées,  
blanches sous le ciel bleu et songerait quelquefois à  
son vieux camarade.

Comme je me promenais dans les parages des Galeries St.  
Hubert, je remarquai un étalage où champignonnaient des pipes  
multiformes et multicolores. J'entrai. Une grosse dame se  
tenait derrière le comptoir et me salua d'un aimable sourire:

- Madame, lui dis-je, je voudrais une pipe.

- Racine de bruyère ? Ecume ? Calcinée ?

- Racine de bruyère; je voudrais une pipe très large et  
très profonde, qui puisse contenir beaucoup de tabac.

- Ah!...

Devant ce ah!, j'ajoutai:

- C'est pour fumer sur le pont, en pleine mer.

La dame sourit d'un air de curiosité discrète:

- Vous allez faire un long voyage ?

Je fus sur le point de répondre: "Ce n'est pas moi; c'est  
un de mes amis qui..." Mais, comme cela ne la regardait pas  
et que j'étais déjà occupé à examiner les diverses pipes qu'  
elle échantillonnait sur le comptoir, je répondis:

- Oui.

Elle ajouta, poliment:

- Vous allez en Amérique ?

Je répondis au hasard;

- Non, je vais au Congo.

Je tenais entre les doigts, à ce moment, une forte pipe, trapue, galbeuse, le fourneau très évidé; je soufflai dedans pour m'assurer qu'elle était bien trouée.

- Ceci, dis-je, pourrait faire mon affaire.

Et, levant les yeux sur le visage de la dame pour y chercher une approbation, je m'aperçus qu'elle me fixait avec l'air de quelqu'un qui pense à tout autre chose qu'à une pipe.

- Vous resterez absent longtemps ? me dit-elle.

Agacé, je répondis :

- Deux ans.

- Oui, dit-elle, vous partez pour une compagnie; c'est le terme ordinaire des engagements.

Je ne répondis pas; je lui poussai la pipe sous le nez, pour savoir ce qu'elle pensait de mon choix.

- Elle est de bonne qualité, cette pipe ?

Mais elle pensait bien à la pipe.

- Madame votre mère, dit-elle, doit être bien triste de se séparer ainsi de vous. A son âge...

Je demandai, surpris :

- Vous me connaissez ? Vous connaissez ma mère ?

- Oui, M. Dartois, répondit-elle. Avant d'ouvrir ce magasin, mon mari était relieur; il a travaillé longtemps pour vous. J'ai reporté plusieurs fois des livres chez vous et j'ai causé souvent avec madame votre mère... une femme si bonne et si douce...

Je mesurai la profondeur du trou où je venais de choir par le plus innocent et le moins calculé des mensonges - et je me sentis rougir. L'enchaînement bizarre, et pourtant si naturel de la conversation m'avait mené par une pente inévitable à une allégation ridicule. Pouvais-je à ce moment rétracter tout ce que j'avais dit et expliquer que c'était mon ami Noël Retso et non moi qui...?

- Evidemment, repris-je (il le fallait bien), à l'âge qu'a ma mère, elle ne me voit pas partir sans chagrin... Heureusement, elle est bâtie pour vivre cent ans...

- Et puis, je sais que c'est une femme très raisonnable, il suffit d'avoir causé avec elle quelques instants...

- Alors, cette pipe ?

- N'empêche que quand vous reviendrez, dans trois ans, ce sera pour elle une journée de bonheur.

- Elle se fumera bien, cette pipe ?

- Admirablement: c'est de la racine de l'Es<sup>5</sup>férel; ça vient de Fréjus, près de St. Raphaël; ça ne brûle pas plus que du fer... tout ce que nous avons de mieux dans l'article...

- Je ne demande qu'à vous croire.

- Vous verrez... vous reviendrez en Europe avec cette pipe-là...

Je demandai le prix et payai, tandis qu'elle couchait la pipe dans son étui. Elle allait lentement et, plus elle traînait, plus j'avais l'envie de sortir. Il me semblait que si elle ajoutait quelque parole, il y aurait un désastre.

Elle ajouta - et le désastre fut:

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit-elle, je me

permettrai, après votre départ, de faire visite à Madame votre mère et de lui demander de vos nouvelles.

Je grimaçai un sourire:

- Ce sera bien aimable à vous...

J'imaginai brusquement toute une scène burlesque et ridicule: je voyais ma pauvre maman effarée par cette visite; sans aucun doute, elle en infèrerait que je lui avais caché quelque chose, que j'avais eu à tout le moins l'intention de m'expatrier, que j'avais peut-être encore cette intention...

Je déclarai précipitamment:

- Ma mère s'apprête à quitter Bruxelles; avant de m'embarquer, j'irai la conduire chez une de ses soeurs qui habite la province.

- Liège, je crois ?

Excédé, la main tendue pour recevoir enfin la pipe, je répondis.

- Oui, Liège...

- Voulez-vous une petite boîte en carton pour mettre la pipe ? Attendez, j'ai là ce qu'il vous faut...

Avant que j'eusse le temps de refuser, elle s'était agenouillée derrière le comptoir où elle disparut; je ne voyais plus que sa nuque et sa main droite qui, allongée sur la tablette du comptoir, tenait toujours la pipe. J'entendis qu'elle froissait des papiers d'emballage et des cartonnages.

- C'est inutile, je mettrai la pipe en poche.

- Non, non, fit-elle, ça sera plus propre...

- Je vous assure que...

Sans m'écouter, elle reprit d'une voix souterraine:

- Comme le monde est petit !... Mon mari est en ce moment

à Liège, où nous ouvrons une succursale. Moi, je tiendrai à l'avenir la maison de Bruxelles; mais, vous pensez bien, de temps en temps, j'irai passer quelques jours là-bas.

Elle se redressa et reparut à la lumière, tenant la boîte:

- Si vous voulez bien me donner l'adresse de la soeur de madame votre mère, je me ferai un véritable plaisir de...

- Madame, lui dis-je, brusquement, les nerfs agacés, je vous remercie de votre bonne intention; mais j'ignore la rue et le numéro... non, inutile de ficeler ce paquet...

- Comme vous voudrez... Voulez-vous être assez bon pour me l'envoyer, cette adresse? .... une simple carte postale...

- Très volontiers, madame, je vous le promets...

Et j'allais - enfin - m'en aller, quand la porte de la rue s'ouvrit et je vis entrer l'ex-relieur, jovial, un pince-nez en or miroitant sur de petits yeux aux coins plissés.

- Bonjour, M. Dartois, cria-t-il aimablement en me tendant la main.. Je suis heureux de vous rencontrer; il y a bien longtemps que ~~depuis~~ je n'ai eu la bonne chance...

- Ça tombe d'autant mieux, dit la grosse dame, que tu n'auras plus cette chance-là d'ici deux ans: M. Dartois part pour le Congo dans quelques jours; il est venu acheter une pipe pour le bateau.

- Une pipe d'écume... de mer, plaisanta l'ancien relieur.

- Non, dis-je, pour répondre quelque chose, une pipe en racine....

J'étais positivement ahuri; je compris que si je ne sortais pas tout de suite, on reparlerait de ma mère et de Liège et que j'allais entrer dans un nouveau labyrinthe d'impostures.

- Au revoir, M. Dambrine (je me souvins tout à coup qu'il s'appelait Dambrine)... Au revoir, Mme Dambrine, je suis fort pressé...

- La veille d'un départ, on comprend ça, dit-la grosse dame; au revoir, M. Dartois; bon voyage....

- Attendez donc! dit Dambrine. C'est par le Léopoldville que vous partez ?

- Oui, oui, répondis-je, en cherchant des yeux ma canne que j'avais, en entrant, déposée dans un coin..., oui, oui, c'est par le Léopoldville.

- Vous cherchez votre canne, la voici...

Elle était devant moi, couchée en long sur le comptoir; j'avais tellement hâte de m'en aller que je ne la voyais pas..

- Eh bien, dit Dambrine, en me la remettant, il vient de me venir une idée et si vous vouliez bien...

- Moi?... quoi ?... dites, dites...

Je frémissais d'impatience et de malaise.

- J'ai un cousin qui part par le même bateau...

- C'est vrai, notre cousin Frédéric... intercala Mme Dambrine.

- Frédéric Malouin, de Dinant. Un charmant garçon, architecte; il en est à son deuxième voyage; vous ferez connaissance.

- Il vous plaira tout de suite. Entre Wallons..., dit Mme Dambrine.

- J'avais pensé un moment aller lui dire au revoir à Anvers continua Dambrine; mais, à cause de l'installation de la succursale...

- Oui, oui, je sais..., à Liège...

Je trépignais.

- A cause de l'installation de la succursale que nous allons ouvrir à Liège, car les affaires marchent, Monsieur Dartois, je n'en trouverai pas le temps, continua-t-il posément.

- Il le regrettera, dis-je, en étendant la main sur le bec-de-cane de la porte...

Mais M. Dambrine, paisiblement, me rabattit le bras et se mit entre la porte et moi.

- Voici, dit-il, quand il me vit ainsi son prisonnier: Malouin est grand fumeur; une pipe comme la vôtre lui fera certainement plaisir; moi, j'aurai un autre plaisir à la lui offrir. Ma femme va en chercher une qui ressemble à la vôtre et vous voudrez bien vous charger de la lui remettre de ma part; ce sera une façon de nouer connaissance... le hasard fait bien les choses.

Il riait d'aise, les yeux bridés et malicieux.

- Voilà une bonne idée, battit des mains Madame Dambrine.

Et elle se mit à fourrager dans la champignonnière de l'étalage, en quête du spécimen désiré.

- Prenez donc la peine de vous asseoir, me dit M. Dambrine, en avançant un tabouret; c'est l'affaire d'un instant.

Madame, dont le buste tout entier disparaissait derrière la porte-glissière vitrée, dit à son mari sans se retourner:

- Offre donc un verre de quelque chose à M. Dartois.

Je refusai avec véhémence. Mon esprit cherchait à raisonner et la situation m'apparaissait inextricable: comment refuser de me charger de la pipe du cousin Malouin, architecte à Dinant? Et si je m'en chargeais, comment la lui faire

parvenir ? Si j'avouais une bonne fois que c'était mon ami Retso et non moi qui...? Mais mon imagination me représentait la scène qui suivrait: tandis que je balbutierais mon explication, Dambrine et sa femme se regarderaient bouche bée, consternés d'un pareil flagrant délit de mensonge; puis, sans même protester, ils se feraient des signes pour se dire que j'avais le cerveau dérangé et ils me pousseraient doucement à la porte avec le sourire compâtissant que l'on trouve pour les êtres irresponsables et inexplicables. Non, non, je ne pouvais pas... Je prononçai avec le sourire:

- Dépêchez-vous, Madame... je suis vraiment très pressé...

Et je songeais à part moi que - tant pis ! il n'y avait pas moyen autrement - je m'informerai, le lendemain, du jour du départ du Léopoldville, que je ferais le voyage d'Anvers pour aller remettre la pipe au cousin Malouin, architecte à Dinant et que, rentrant ensuite à Bruxelles, je reviendrais chez les Dambrine pour leur expliquer que des circonstances imprévues m'avaient, au dernier moment, empêché de m'embarquer. Cela valait évidemment beaucoup mieux que toute explication.

Le mari et la femme me serrèrent la main avec chaleur et même avec émotion; Madame Dambrine fit mine d'essuyer - ou même essuya, je n'oserais en jurer - une larme au coin de l'œil.

Et je tournais déjà le coin de la rue que tous deux, sur le seuil du magasin, me criaient encore:

- Bon voyage, M. Dartois! bon voyage !

x  
x x

En quittant le magasin aux pipes, je me rendis au journal le Courrier du Soir où j'étais rédacteur. J'avais alors



22 ans; j'avais lâché les études de droit après deux échecs aux examens et j'étais entré au Courrier du Soir comme bouche-trou - c'est ainsi que le secrétaire de rédaction Lejeune avait qualifié mon emploi. On me donnait 100 frs. par mois et l'on me faisait faire du poignet, de la petite gazette et du petit reportage. Je rédigeais tout ce qu'on voulait, ni bien ni mal. Je n'avais aucune prétention. Lejeune m'assurait, chaque fois que je lui remettais de la copie, qu'il n'y avait pour moi aucun avenir dans le journalisme, et il m'engageait à essayer d'autre chose. Seulement, il ne savait pas quoi, ni moi non plus.

Ma mère, veuve, vivait d'une pension que lui faisait la maison de banque dont mon père avait été, pendant trente ans, le fondé de pouvoir et, comme elle possédait aussi quelques petites rentes, nous vivions modestement et paisiblement là-dessus. Quelquefois, elle s'inquiétait de ce que je deviendrais lorsque la pension disparaîtrait avec elle; quant à moi, il me semblait qu'elle devait vivre aussi longtemps que moi et la seule idée de sa mort m'affectait tellement que j'évitais toujours de penser à ces choses.

Je grimpai l'escalier de la vieille bâtisse où logeait le journal et, par le couloir vitré d'où l'on apercevait les typos assis devant leurs monolines, la tête penchée sur leur mécanique et pianotant leur dur clavier, tandis que le chef d'atelier, debout, tripotait sur le marbre des paquets clairs et luisants de plomb encore chaud, j'entraï dans la salle de rédaction, où quatre camarades noircissaient silencieusement du papier, fumaient, lisaient et découpaient les gazettes.

A une table séparée, le secrétaire Lejeune marquait d'un trait au crayon qui crevait souvent le papier pelure, les dépêches Havas qui s'étaient amoncelées depuis le matin et les envoyait à l'atelier par une glissière de bois où il les jetait à mesure.

- Il n'y a rien pour moi ? lui demandai-je.

- Non, pas pour le moment; tu peux aller te promener, me dit-il. Reviens vers 9 heures.

- A propos, lui dis-je, sais-tu quand part à Anvers le prochain bateau pour le Congo ?

Il parut intéressé par ma question, mais comme sa besogne était en retard, il se replongea dans ses papiers en se contentant de me dire:

- Nous avons donné ça dans le numéro d'avant-hier.

Je feuilletai la collection déposée sur une table dans la grande salle et je lus que le Léopoldville partait dans cinq jours.

Comme je m'en allais, le critique théâtral Lescot, qui achevait le compte-rendu d'une matinée au théâtre du Parc, leva le nez pour me dire, en séchant sa copie sur le buvard:

- Est-ce que vous partez pour le Congo, Dartois ?

- Moi? dis-je tout surpris. Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire au Congo ?

- Je ne sais pas, ... je pouvais croire, n'est-ce pas ? C'est votre question à Lejeune...

Il se remit à écrire et je quittai le journal. J'allai de là au Café du Rabot, où j'avais coutume de prendre l'apéritif avec d'autres journalistes. Ils étaient déjà trois ou quatre à notre table habituelle. L'un d'eux me dit, tandis que j'enlevais monpardessus:

- Qu'est-ce que tu as donc là dans ta poche de côté qui fait une bosse ?

- Ah! dis-je, c'est une pipe..., une pipe pour Noël Retso, un de mes amis qui part pour Java...

- Et dans l'autre poche ?

- C'est encore une pipe...

- Tu fais collection ?

- Non, celle-ci, c'est <sup>pour</sup> M. Malouin, un architecte de Dinant qui part lundi prochain pour le Congo par le Léopoldville.

- C'est gentil de fournir de pipes les gens qui s'expatrient. Quand tu t'embarqueras pour Matadi, nous t'en achèterons une par souscription.

- Je ne songe pas à aller à Matadi, dis-je, interloqué.

- L'idée de filer pour l'étranger, c'est comme l'idée de se marier; ça vous vient tout d'un coup sans qu'on sache pourquoi.

Marcilly, de la Gazette, qui trempait sa moustache grise dans son bock en clignant de l'oeil derrière ses grosses lunettes, dit d'une voix posée:

- Si j'avais ma vie à refaire, je partirais pour des pays lointains. J'aurais peut-être réussi là-bas, au lieu de devenir une bête d'encre dans un journal. Qui sait ? Je me serais fait un nom et une fortune...

- Il est encore temps, dis-je.

- Peuh! fit-il, je suis trop vieux; actuellement je n'ai plus d'autre ambition que d'être pochard trois fois par semaine. C'est un sale métier que le nôtre; tu verras ça, Dartois.

J'avais l'envie de lui répondre que l'on n'est pas obligé de se pocharder trois fois par semaine pour être journalis-

tey mais le garçon apportait les cartes et nous jouâmes nos apéritifs, comme tous les soirs, au chasse-coeur.

La partie traîna et je m'aperçus, comme elle finissait, que j'étais en retard. Je sautai dans le tram pour aller dîner avec ma mère. Je m'étais installé sur la plateforme et je regardais, sans le voir, le spectacle de la rue, lorsqu'à l'arrêt de la Bourse, ~~je vis~~<sup>j'aperçus</sup> tout-à-coup Lejeune qui courait vers moi. Je croyais qu'il allait monter dans la voiture, mais il se contenta de me dire:

- Tu es un cachottier. Je viens d'apprendre par Dambrine que tu pars lundi pour le Congo. Tu aurais pu me le dire, puisqu'il faudra te remplacer au journal. Mais c'est égal, mon vieux, je te félicite. C'est très bien. Tu peux faire ton chemin là-bas, surtout avec ton oncle le député, tandis qu'ici...

Il me prit la main et la secoua. Je voulais lui répondre que c'était Noël Retso qui partait pour Java; mais le tram se remettait en marche. Il me cria, comme le tram repartait:

- Il est inutile que tu viennes ce soir. Tu dois avoir mieux à faire...

- Mais non... mais non... criai-je, je t'expliquerai...

J'étais trop en retard pour descendre. Je me mis à considérer avec stupéfaction ce qui m'arrivait: par quel singulier hasard, Lejeune connaissait-il Dambrine? par quel hasard plus singulier encore, ces deux hommes s'étaient-ils rencontrés et pourquoi Dambrine s'était-il avisé de rapporter à Lejeune la conversation que j'avais eue avec lui dans son magasin? Ces coïncidences me faisaient sourire et - qu'on explique ça comme on voudra - elles me causaient aussi je ne

sais quel malaise, comme l'arrière-goût d'un incident désagréable.

Plus la liaison des idées qui m'avaient conduit à dire que je portais par le Léopoldville était simple et plus elle me paraissait difficile à expliquer: je voyais d'avance l'attitude de Lejeune quand, le lendemain, je mettrais les choses au point; il hausserait les épaules après m'avoir écouté d'un air étonné et me dirait ensuite avec bon sens et simplicité: - "Si tu n'avais pas l'intention de partir, pourquoi avoir raconté que tu partais? Et, dès que tu t'es aperçu qu'on t'avait mal compris, pourquoi persistais-tu, pourquoi inventais-tu des détails, alors qu'il était si facile de revenir à la vérité d'un mot?" Il conclurait à toute évidence, et avec toutes les apparences de la raison, que je n'étais qu'un menteur, un menteur de l'espèce la plus vulgaire, mentant pour le bas plaisir de mentir. J'avais connu au collège de ces menteurs-là, forgeant de toutes pièces des histoires saugrenues à seule fin de se rendre intéressants, d'occuper un instant l'attention des camarades, de les voir s'étonner. On m'avait inculqué, dans ma famille, l'horreur du mensonge et je haïssais par nature ces sortes d'imposteurs, jugeant qu'il y avait dans leurs imaginations faciles, quelque chose d'imbécile et de vil, et comme le détraquement d'un esprit débile.

En dînant avec ma mère, je fus tenté de lui raconter cette singulière histoire, mais je perdis tout à coup contenance en me représentant ses yeux amis, ses yeux purs et bons qui me regarderaient avec surprise; je sentis que si j'entamais ce récit, j'aurais l'air d'un coupable qui s'excuse; je remis au lendemain une relation que mon agacement et ma

nervosité croissante auraient immanquablement rendue maladroitte et qui sait ? - suspecte.

Après le dîner, ma mère, un peu fatiguée, se retira dans sa chambre et je me mis à me promener d'une façon machinale autour de la table, en comptant les rosaces largement espacées du tapis et en mettant, l'un après l'autre, mes pas dans chacune. J'eus l'idée un instant de me rendre au journal, mais je reculai, pour les raisons que je viens de dire, devant la conversation<sup>que j'aurais</sup> avec Lejeune. Je me mis à lire un roman, sur la nappe, en fumant des cigarettes.

Mon esprit ne pouvait se fixer; je tournais les pages sans comprendre; je me remettais, malgré moi, à assembler, dans l'ordre où ils s'étaient présentés, les anneaux de la chaîne qui me ligotait maintenant d'une façon si surprenante.

Je m'arrêtai à méditer sur le dernier chaînon: ce que m'avait dit Lejeune au sujet de mon oncle le député. Mon oncle, le député, était maître de forges. Il était grand et barbu; il avait des muscles en acier et des poings... des poings de maître de forges. Il me traitait avec une condescendance bourrue, familière et un peu méprisante; cet homme d'action avait, sur le bon jeune homme docile, modeste et flemmard que j'étais, l'autorité... d'un homme d'action: il ne trouvait pas bon que je ne tentasse rien pour "faire un mon trou dans la vie"; il estimait que je manquais du sens des réalités et ne ratait jamais une occasion d'alarmer ma mère au sujet de l'avenir que ma nonchalance me préparait. C'était lui qui m'avait fait entrer au Courrier du Soir, la politique le mettant en rapports fréquents avec la rédaction du journal et particulièrement avec Lejeune.

Je fus tiré de mes réflexions par un coup de sonnette, insolite à cette heure. J'entendis la bonne mettre le verrou avant d'ouvrir, parlementer à travers l'huis entrebaillé, ainsi que ma mère le lui avait recommandé pour de pareils cas; quelques instants après, la porte de la salle à manger s'ouvrit et montra mon oncle le député !

J'étais si interloqué que je ne trouvais pas un mot pour l'accueillir; la certitude entra violemment en moi qu'il avait rencontré Lejeune et que c'est cela qui motivait sa visite. Dès les premières paroles qu'il prononça, je vis que je ne m'étais pas trompé. Seulement, Lejeune tout à l'heure avait l'air radieux et m'avait félicité; mon oncle le député me montrait un visage mécontent et me fit des reproches.

- Comment, me dit-il, gamin que tu es, tu pars pour le Congo et c'est par d'autres que je l'apprends ?

- Mon oncle ....

Mais il me ferma la bouche d'un geste impérieux.

- Comment! tu sais que je suis du dernier bien avec le ministre des colonies, que j'ai mes grandes et mes petites entrées dans toutes les sociétés congolaises et tu ne songes même pas à me consulter avant de signer un engagement !

- Mon oncle, dis-je posément, décidé à tout lui expliquer, mon oncle, vous vous fâchez à tort: je n'ai encore rien signé.

- Ce n'est pas malheureux, trancha-t-il; non, vraiment, ce n'est pas malheureux ! Eh bien, puisqu'il en est ainsi, toutes les démarches que tu as pu faire jusque maintenant, mon neveu, considère-les comme nulles. Le hasard fait bien les choses pour toi: j'ai justement une place qui t'ira comme un gant.

- Je vous remercie, mon bon oncle, mais je vais vous dire..

- Tu ne me diras rien du tout pour le moment; tu me remercieras après si tu veux. Aussitôt après avoir rencontré Lejeune, je suis passé au ministère; je suis, comme tu le sais, de ceux qui aiment à forger le fer quand il est chaud. Le ministre avait appris le matin même qu'un commis de première classe qui devait se fixer à l'administration centrale à Boma s'était fait couper la jambe en sautant d'un train en marche, dans la gare du Quartier-Léopold. J'ai parlé de toi, candidat en philosophie et lettres, vigoureux, jeune, alerte, actif - j'ai dit actif et tu ne voudras pas que j'en aie le démenti, neveu !... (Il me regardait avec des yeux terribles). Il a été convenu que si tu pouvais te dégager - ou, mieux encore, si tu n'avais pas encore pris d'engagement - tu remplacerais le commis de première classe à la jambe coupée. Tu auras 6.000 frs. par an, dont 1/3 payable sur place, le restant consigné ici, si bien que tu trouveras 12.000 frs. à ta rentrée en Belgique et des pantouffles chaudes au ministère des colonies, des pantouffles dans lesquelles tu n'auras qu'à t'introduire: ta carrière administrative sera assurée, à moins que, t'étant mis à aimer la vie du Congolais, tu ne préfères, comme cela s'est vu pour tant d'autres, retourner en Afrique. Dis-moi que tu es content de ton oncle et serre-lui la main.

Et il me tendit une large paume, une paume de maître de forges.

Alors, il me sembla que tout tournait autour de moi, que les objets présents à ma vue se déformaient, que tout discernement était anéanti chez moi, que je n'étais plus qu'un



homme garotté dans les mailles d'un complot et dont la Destinée se jouait. Je frémis rien qu'à songer à la colère qui transporterait mon oncle, au sourire de mépris et de pitié qui glisserait dans sa barbe noire, puis à la façon dont il sortirait de la maison, sans dire un mot, sans me tendre la main, si je tentais de lui expliquer que c'était Noël Retso qui partait pour Java et que.... Et en même temps, comme si une série d'images se déroulait, je vis l'embarquement, sur le Léopoldville, l'architecte Malouin de Dinant à qui je remettais la pipe de Dambrine, la traversée, les rocking-chairs sur le pont, les passagers et les passagères en costume de plage dans le grand soleil et la brise marine, le vol souple et blanc des mouettes autour des noirs cylindres des cheminées fumantes, puis l'estuaire du Congo, le fleuve limoneux et illimité en face de Matadi, les îles noyées dans la brume, pareilles à des péniches gigantesques qui sombrent avec de l'eau jusqu'au bordage, les pavillons de tôle ondulée parmi les rochers et les verdure maigres, - tout ce que je connaissais du Congo par les livres illustrés que j'avais si souvent feuilletés...

Mais, à la fin de cette cinématographie galoppante, un point se précisa tout à coup, une angoisse me crispa la gorge, je dis d'une voix dont le son même me surprit :

- Et maman ?!

Je la vis en pensée toute pâle, les lèvres tremblantes, ses grands yeux bons et purs élargis par une stupéfaction douloureuse, des yeux qui me regardaient pour la dernière fois avant mon départ, des yeux que la mort aurait fermés quand sonnerait l'heure de mon retour...

Et comme je frissonnais à cette idée et qu'une révolte, à la fin, me prenait contre cette fatalité ridicule qui, depuis l'après-midi, ~~m'avait frappé~~ et me broyait entre les dents de ses coïncidences, de ses quiproquos, de ses traquenards, contre cet imbroglio vaudevillesque où ma volonté n'était pour rien, ma mère entra, ma mère tirée de son repos par le coup de sonnette de l'oncle et par la voix qu'elle <sup>avait entendue</sup> entendait gronder à l'étage au-dessous. Elle fut bien surprise de voir son frère.

- Christine, dit celui-ci, après l'avoir embrassée tendrement comme il en manquait jamais de le faire, Christine, je n'ai pas besoin de te dire que je suis content, cette fois-ci, de ton fils. La résolution qu'il a prise est une résolution virile, digne de...

Mais il s'arrêta brusquement en voyant la figure stupéfaite de ma mère.

- Quelle résolution ? fit-elle.

- Mais son départ pour le Congo, répondit-il, aussi surpris qu'elle-même.

Elle joignit ses mains séniles, ses mains amaigries et si blanches, ses mains si douces à l'étreinte, si chères au front de son fils; elle les joignit et les leva vers le plafond:

- Tu me quittes, mon enfant? dit-elle d'un souffle.

Je ne pus répondre; j'entendais mon coeur battre dans le silence.

- Pourquoi ne m'avais-tu rien dit ?

Le silence s'épaissit encore; les yeux de mon oncle allaient de ma mère à moi et de moi à ma mère.

Il dit enfin :

- Tu le désapprouves, Christine ?

Elle s'assit, sans répondre; elle s'affermissait, un peu de sang rosissait ses joues. Enfin, elle me regarda; ses yeux, comme gonflés par les larmes, se séchèrent soudain et brillèrent. Elle parla, d'une voix dont le timbre me rappela tout-à-coup celle de mon père, une voix grave, une voix d'ami et de maître, la voix avec laquelle, à de certaines heures, les anciens disent aux enfants des paroles définitives :

- Non, je ne te désapprouve pas, Lucien: je serais une mauvaise mère. Moi aussi je suis contente de toi. L'effort que tu as dû faire t'a assurément beaucoup coûté puisque tu as reculé jusqu'ici pour me dire ton projet. Tu as agi comme un homme en allant droit au but, en évitant des attendrissements qui nous auraient dangereusement énervés tous les deux. Puisque ton oncle te conseille et te guide, tout est bien: tu feras ton chemin là-bas. Tu me retrouveras à ton retour, telle que je suis; je te promets de ne pas vieillir, de me conserver pour toi: ce sera ta récompense. Et, alors, je mourrai tranquille, sachant ta carrière assurée. Tu peux partir. Tu dois partir

- Voilà comment je suis allé au Congo.

Les amis du journal me firent cadeau d'une pipe magnifique que je fumerais sur le pont, étendu dans ma chaise-longue, en suivant d'un oeil distrait le vol souple et blanc des mouettes...

Ce ne fut que trois ans après, quand je revins à Bruxelles, hâlé par le soleil africain, presque aussi solide et aussi barbu que mon oncle le maître de forges, que je racontai à ma mère comment, en achetant une pipe pour Noël Retso qui

partait pour Java, j'avais, roulé par la combinaison mécanique des hasards, pris, à la façon d'un somnambule, le chemin de l'Afrique.

---